

-11ème séance-

Poser les problèmes, ou les éléments, en termes de repère-repéré, et localisateur-localisé, c'est-à-dire poser le problème de l'orientation du prédicat tel qu'on l'a vu précédemment permet de dégager ce qui dans un exemple comme:

*"une goutte d'eau"*

va être le déterminant d'un côté et le déterminé de l'autre, puisque l'un ou l'autre des termes peut jouer ce rôle dans la mesure où l'on a:

-soit "une goutte d'eau" et pas "une cuillerée"

-soit "une goutte d'eau" et pas "de vin"

d'où l'importance du problème de la représentation à partir de la relation primitive.

On a donc vu que la première opération de repérage dans la démarche de constitution d'un énoncé, consiste à assigner à l'intérieur de la relation prédicative une valeur terme de départ à l'un des éléments de la relation primitive. Et, on a vu, de même, que la relation prédicative n'est constituée en tant que telle que parce qu'elle est prise à l'intérieur d'une relation énonciative; c'est-à-dire que cette première opération de repérage agit quant à la prédication et quant à l'énonciation et l'on a la relation:

$\langle \lambda \rangle \in \text{Sit}$

Ces relations sont très souvent confondues dans les énoncés qu'on étudie en général, énoncés du type:

*"Jean lit le livre"*

mais elles apparaissent de façon explicite, soit dans d'autres langues, soit dans d'autres types d'énoncés comme:

*"il se prépare un bel orage".*

C'est ce que HARRIS (conférence, mars 76) montrait lorsqu'il disait que la marque "-s" en anglais n'était pas une forme de présent mais marquait la relation prédicative; il montrait par là que le "present tense" n'est pas le "present time"; et, marquer la relation prédicative, c'est poser l'existence de la relation énonciative. Ce "-s" de la troisième personne, c'est le "-s" qu'on trouve aussi dans les langues indo-européennes, dans "amas" qui, à cause du "-stu" est devenu un "-t" et a donné en anglais littéraire ou archaïque "thou lovest". Mais c'est un "-s" qui a été généralisé dans certaines formes d'écossais du Moyen Âge, les formes dites narratives, dans "I sees" par exemple, et qui est resté dans le dialecte puisqu'on dit "I says". Ailleurs, il s'est généralisé à la troisième personne. Dans les langues scandinaves, sauf en islandais qui est resté très archaïque, le "-s" est passé régulièrement à "-r" et s'est généralisé sous cette forme d'abord au singulier seulement, puis partout.

Il y avait aussi chez HARRIS, un autre point de convergence puisqu'il était obligé, finalement de poser un système d'"adresses", sorte de système de relations primitives; c'est-à-dire que faisant de la linguistique qui est de la métalinguistique puisqu'on passe par des systèmes de représentation, on ne peut effectivement pas considérer que la relation prédicative vient de nulle part.

On a donc, lorsque les deux relations sont représentées, la formule générale:

$$\langle \overline{(\ ) r b \underline{\underline{(\ )}} \rangle \underline{\underline{\text{Sit}}}$$

et, lorsqu'il n'y a pas, dans l'énoncé qu'on produit, de marqueur spécifique de l'élément Sit, il se produit une substitution par glissement de telle manière que Sit va être représenté par un élément de la relation prédicative, ou même un groupement de termes. C'est ce qui se passe pour un énoncé comme:

*"Jean mange du raisin"*

que l'on représente par:  $(\ ) r b \underline{\underline{\text{a}}} \underline{\underline{\text{a}}}$

et sur lequel on opère ensuite un effacement (de a) et une absorption de ε. Ce schéma a une correspondance terme à terme en anglais, dans des énoncés du type:

*"John is eating a peach"*.

Cette organisation complexe montre comment dans une chaîne on a affaire non seulement à des termes qui représentent, mais qui sont aussi un ordre partiel projeté sur une chaîne, c'est-à-dire quelque chose qui est apparemment aplati (TESNIERE a également insisté sur ce point); mais on a en fait des intrications et pas seulement des emboîtements hiérarchisés; c'est-à-dire que dans l'activité symbolique, les termes d'une relation vont être aussi les représentants d'autre chose.

Si l'on voulait représenter toutes ces intrications dans la chaîne, c'est-à-dire si l'on voulait avoir une correspondance terme à terme, on aurait quelque chose d'illisible comme: "moi, c'est-à-dire l'énonciateur qui suis identifiable avec qui va être représenté par moi dans l'énoncé que je produis, dis: me donnant une relation primitive..., je pose une situation d'énonciation telle qu'elle va faire que la relation virtuelle ab par r va être actualisée de telle manière que j'aboutisse à une relation prédicative".

Donc, ici, on considère au départ le cas où l'élément a est à la fois source dans la relation primitive terme de départ dans la relation prédicative et représentant de Sit dans la relation énonciative.

C'est le cas où l'orientation de la relation prédicative correspond à l'ordre de la relation primitive. Cette forme de combinaison des opérations donne une chaîne primaire qui est ce qu'on appelle en général l'actif.

Donc, lorsqu'on dérive un énoncé du type:

*"Jean mange du raisin"*

par rapport à la formule donnée plus haut, on a vu que lors

du passage à la surface, il y avait entre autres opérations, une absorption du méta-opérateur  $\underline{\epsilon}$  et un effacement de  $\underline{a}$ .

Ce sont là des métaphores pour représenter ce que l'on voit en surface, parce qu'on a vu en réalité un télescopage ou un coulissage, et, dans la mesure où on ne peut pas construire des modèles en accordéon, on est obligé de se donner des règles d'écriture.

Ces règles sont très générales et en nombre limité puisqu'on a affaire à des effacements, des ajouts, des substitutions, des troncations; c'est d'ailleurs de cette façon que fonctionne l'argot; pour fabriquer par exemple "louchébème" on a:

-boucher

-bouché : effacement, substitution

-ouchèb : déplacement

-louchèb : ajout arbitraire de début

-louchébème: ajout arbitraire (sur critère phonique) à la fin. Pour un terme comme "loilpé= à poil" c'est le même raisonnement. Avec un terme comme "ciné", on a affaire à une troncation.

Avec un terme comme "cinoche" on a affaire à une troncation et un ajout avec élargissement.

Ces règles générales sont valables pour les opérateurs, dans la mesure où ce sont aussi des termes de la métalangue.

Mais une fois que ces règles sont établies, pour un système de langue spécifique donné, il faudra systématiquement l'appliquer dans toutes les circonstances identiques, puisque c'est ce qui représente le statut théorique des termes; mais ces manipulations sont, là aussi, très complexes parce qu'on travaille toujours à un double niveau, c'est-à-dire qu'on a soit des règles générales, soit des règles spécifiques sur des opérations générales.

Par exemple, en arménien, si on veut dire:

*"Jean ne mange pas le gâteau"*

on est obligé de faire apparaître la copule, et on a quelque chose comme:

*"n'est pas Jean-mange-le gâteau"*

On a donc ici une règle spécifique qui fait que lorsqu'on a affaire à un énoncé négatif, E apparaît, et lorsqu'on a un énoncé positif, E n'apparaît pas.

Ces considérations montrent une fois de plus que les langues sont à la fois diverses et généralisables, et qu'il ne peut pas y avoir de démarche, qui, essayant d'appréhender ce qu'il y a de commun aux langues à travers leur diversité, aboutirait à poser le problème de telle manière que cette diversité n'existerait plus.

Ainsi si on considère un énoncé comme:

*"Papa, il vient"*

on peut considérer:

-soit qu'il est dérivé par une opération supplémentaire du schéma général qui se représente par "Papa vient", opération qui ne change pas l'opération de la relation; et "il" peut être la trace de "Papa" dans une certaine relation.

-soit qu'il est primaire et que "Papa vient" est dérivé par le coulissage.

On pourra aussi tirer:

*"Il y a Papa, il m'a écrit que..."*

qui fonctionne de façon différente puisqu'on a là "Papa" qui est le premier repère mais qui ne fonctionne pas comme le représentant de Sit, est repéré par rapport à Sit et ce faisant sert de repère au reste de la relation dont il fait parti; c'est toujours le problème fondamental de l'opération qui consiste à avoir un opérateur par rapport à un opérande (ce sur quoi on opère) et cet opérande, une fois opéré sur, devient opérateur.

Dans cet énoncé, "il y a" est ambivalent puisque à la fois il pose "Papa" en situation et annonce "il m'a écrit que..." On a là un véritable jeu de miroir.

De plus, on a affaire à des jeux de marqueurs extrêmement instables qui font qu'il suffit que l'intonation soit perçue comme un peu plus tombante pour que le terme qui était un repère devienne un repéré, c'est-à-dire que ça bascule d'une des valeurs à l'autre, et qu'on ait

-soit: "il y a papa qui ..."

-soit: "c'est papa qui ..."

-soit simplement: "papa a..."

L'ambiguïté et le malentendu découlent de cette organisation complexe. Ce sont des phénomènes qu'on ne peut pas expliquer par le fait que les gens ont des présupposés différents, ce qui supposerait qu'on a d'un côté une espèce d'activité communicative où l'on sort de la chaîne physique (phonique ou graphique) et de l'autre des gens qui voient les choses de manière différente.

La seule opération énonciative dont on a parlé jusqu'à présent est celle qui consiste en fait à poser une relation en la construisant autour d'un repère. Cette opération s'énonce par rapport à un terme dans la relation:

*"étant donné a..."*

ou : *"je pose a et..."*

C'est en fait poser un premier système de repérage, noté  $Sit_0$ . C'est cette opération qui va être le support des opérations de quantification. La quantification est une opération qui se note  $Qt$  et s'interprète  $Qnt/Qlt$  c'est-à-dire quantification, qualification; elle comprend les opérations abstraites de prélèvement, fléchage... (voir séance 20). C'est cette opération qui donnera par exemple en français "un", "le", "des"... et à un autre niveau l'infinitif, le subjonctif, la reprise...

Cette première opération énonciative se note:

$(A, \bar{A}) \in \text{Sit}_0$

$(A, \bar{A})$  représente la notion dont a est un élément extrait par les opérations de repérage.

On voit là que les opérations de prédication et les opérations d'énonciation sont difficilement séparables et de toute façon elles se déterminent les unes par les autres.

On pourrait dire, effectivement, qu'il y a des types différents d'opérations énonciatives, c'est-à-dire qu'on aura celles qui vont se combiner avec des opérations prédicatives pour donner des énonçables, et celles qui vont se combiner avec des opérations prédicatives et l'assertion pour donner des énoncés possibles, et par là un énoncé unique; mais somme toujours, ce n'est pas aussi linéaire, mais cela permet de comprendre qu'on a affaire à un énoncé en formation et que l'on a, parce qu'on représente métalinguistiquement, un artefact que l'on pose comme une série d'états constitutifs reliés entre eux par des opérations et, à une étape de la constitution on passera d'énonçable à énoncé.

Ainsi on est amené à distinguer phrase et énoncé et à poser d'une part des règles de bonne formation qui concernent essentiellement la relation prédicative et d'autre part des règles de constitution qui concernent l'énoncé. Au départ les deux types de règles se confondent. Donc, comme on l'a vu précédemment, dans la constitution de l'énoncé, on a un premier repérage des termes qui consiste à assigner une valeur aux places, et un calcul sur  $\underline{\epsilon}$ :

-D'une part sur la relation source-terme de départ

-D'autre part sur la relation  $T \longleftrightarrow \mathcal{T}$

Ce calcul consiste à attribuer soit la valeur identification, soit la valeur localisation à  $\underline{\epsilon}$ .

Et, on a vu que si dans les deux cas on a la valeur identification,  $\underline{\epsilon}$  prendra cette valeur par rapport à l'ensemble; tandis que si dans l'un des deux cas il n'y a pas coïncidence,  $\underline{\epsilon}$  prendra la valeur localisation. C'est-à-dire la possibilité de prendre une valeur duale.

En ce qui concerne la relation  $T \longleftrightarrow \mathcal{T}$ , on a par

exemple dans :

*"Pierre a cassé le vase"*

une relation de localisation.

Dans cet exemple, et parce qu'on a là aussi des phénomènes d'aplatissement linéaire (mais les relations sont de toutes façons conservées) on a "Pierre" qui est à la fois repère et équivalent de Sit par substitution et qui à ce titre représente  $\mathcal{S}$  par relation à "cassé le verre" qui représente T. Et il y a non-coïncidence entre les deux termes.

Comme d'habitude, les choses ne sont pas aussi simples, puisqu'on va avoir selon les langues des règles spécifiques propres aux règles aspectuelles qui vont jouer dans le domaine T, puisque les unités lexicales sont prises dans des réseaux de fonctionnement autonome; par exemple:

- en espagnol, on a un fonctionnement généralisé avec "avoir" au passé.
- en italien, on a selon le cas "essere", "stare", "avere".
- en portugais, "ter", "haber", "ficar" selon les cas.
- en allemand, "sein" ou "haben".
- en vieil anglais, toujours "être" avec les intransitifs.
- en anglais actuel, c'est toujours "avoir".

...

Ensuite il faudra expliquer pourquoi et comment on peut passer de l'un des termes à un autre.

Dans le domaine explicatif, on peut effectivement se demander si on peut arriver à une bonne simulation, c'est-à-dire à une bonne représentation de ce qui se passe à un moment avec une complexification graduelle, ou bien si on reste au niveau d'une sorte d'artefact qui aide à voir comment poser les problèmes.

En fait, avec les apports explicatifs successifs d'une part et les vérifications qu'apporte le domaine de l'acquisition du langage, j'opte de plus en plus pour la première hypothèse, non pas bien sûr au sens d'une correspondance stricte; mais les gens ont en réalité une activité épilinguistique, au sens d'une

activité métalinguistique dont on n'a pas conscience, beaucoup plus remarquable et importante qu'on ne se l'imagine.

Et, lorsque l'on construit une métalangue (revoir au début des séances), il y a plusieurs manières de s'y prendre:

-on peut ne pas en avoir, ou plutôt ne pas avoir conscience qu'on en a une.

-on peut prendre pour une partie des termes ce que fournit la tradition; c'est ainsi que fonctionne une partie de la grammaire transformationnelle puisqu'elle utilise des termes comme phrase, groupe nominal, groupe verbal...

-on peut la prendre entièrement extérieure; c'est ce qu'a fait SAUMJAN; à ce moment-là on est obligé d'avoir des décisions arbitraires, de partir d'un certain point de vue; par exemple il a longtemps hésité sur le nombre de cas qu'il devait considérer.

C'est aussi ce qu'a fait FILLMORE en partant de très bonnes intuitions.

-on peut construire à partir d'observations; à ce moment-là on a deux possibilités:

- soit construire une métalangue intérieure à la langue au sens strict de "la métalangue est dans la langue". C'est la démarche de HARRIS; c'est-à-dire qu'à côté des séquences de phrases qui sont de l'anglais, il y a des séquences comme "be same as", des relatives... et le problème est de faire que ces parties de métalangue fassent partie intégrante de l'énoncé.
- soit construire une métalangue dont on sait qu'effectivement elle est dans la langue, mais qu'en règle générale, on n'en a pas conscience et que donc il faut la faire apparaître, la construire à partir des observations; mais une fois qu'elle est construite, pour la partie qu'on a pu construire, il faut lui donner un statut autonome, c'est-à-dire qu'elle va fonctionner avec toutes les contraintes métalinguistiques qu'on va trouver dans toute utilisation formelle d'une métalangue.

C'est la position que j'ai adoptée. On peut voir les différences et les ressemblances avec les autres positions; on conserve la caractère déductif de chez SAUMJAN, sauf que dans certains cas, c'est une déduction truquée (puisqu'on a une relation dialectique entre les observations et la construction); mais chez SAUMJAN aussi d'ailleurs, parce que s'il avait véritablement procédé de façon déductive à partir d'intuitions, il serait peut-être tombé juste au bout d'un grand nombre de constructions métalinguistiques; si donc, dans certains cas, il tombe juste, c'est parce qu'il a observé les langues. Chez HARRIS, c'est aussi à partir de nombreuses observations qu'il arrive à telle ou telle conclusion; et les termes "and" et ";" qu'il pose et qui correspondent en gros à l'hypotaxe (dépendance marquée d'une proposition par rapport à une autre) et à la parataxe (juxtaposition de deux propositions sans marquer leur rapport de dépendance), ressemblent par bien des côtés à identification et localisation. Cette convergence est due au fait que ce sont des remarques qu'on pourrait appeler naturelles. Mais le gros point de divergence reste qu'HARRIS travaille avec une métalangue qui est une langue donnée, et à ce moment-là toute généralisation est quasiment impossible et il faudrait avoir sur ce point une véritable confrontation.

Ceci étant posé, non seulement  $\underline{\epsilon}$  appartient à la métalangue mais tout appartient à la métalangue jusqu'au moment où on va aboutir à un énoncé de surface; et cette métalangue fait aussi véritablement partie de la langue (de chaque langue) dans la mesure où on peut montrer que l'agencement des énoncés est tel qu'on a affaire à de véritables télescopes, c'est-à-dire des relations beaucoup plus complexes qu'un ordre partiel, puisqu'on a des substitutions et des intrications.

Mais, il est évident que si l'on veut dégrossir un problème, - ce que j'ai fait dans "A propos de quelques opérations intervenant dans le traitement formel du langage" - on est obligé de faire des sauts (ex. dire que "a r b" c'est "Jean

conduit la voiture"), car si l'on veut traiter de tous les problèmes, et en plus, à la fois, c'est de plus en plus faisable, mais c'est extrêmement lent; et, le jour où ce sera entièrement faisable pour tous les énoncés et pour toutes les familles paraphrastiques, d'une part il n'y aura plus besoin de faire de la linguistique et d'autre part, l'analyse d'un énoncé demandera 250 pages!